

[CRÉATION]

Une chose vraie

Durée 1h20

Texte et mise en scène :

Romain Gneouchev

Avec :

Ysanis Padonou


Attachée de presse :

Murielle Richard

mulot-c.e@wanadoo.fr

06 11 20 57 35

Compagnie Fugue 31

 fugue31.com

 facebook.com/Fugue31/

 instagram.com/fugue_31/



fugue
[31]

REVUE DE PRESSE

ATTACHÉE DE PRESSE MURIELLE RICHARD // 06 11 20 57 35 // mulot-c.e@wanadoo.fr



À
PROPOS
DE...

Ysanis Padonou retient le temps au théâtre

PROMESSES DE 2026 **112** L'actrice révèle la maladie qui la menace dans « Une chose vraie »

RENCONTRE

Ysanis Padonou a 27 ans et, devant elle, des années de théâtre dont elle sait qu'elles buteront tôt ou tard contre la maladie de Huntington. Cette affection génétique et neurodégénérative entraîne l'effritement des facultés cognitives et motrices. Son grand-père en est mort, sa mère en souffre, elle-même devrait en être victime une fois passée la cinquantaine; elle l'a appris en faisant le test à l'âge de 20 ans. Elle en parle en interview parce que, dit-elle: « Je vais bien et je veux qu'on sache que je peux travailler. » Elle l'a raconté au théâtre. C'était en juillet 2025, au Festival d'Avignon. Seule sur un plateau blanc, la comédienne se projetait avec un aplomb fou et une élégance sidérante dans un pêle-mêle de souvenirs orchestrés au cordeau par la main de l'auteur et metteur en scène Romain Gneouchev.

Une chose vraie: c'est ainsi que s'intitulait cette performance saisissante qui troublait les lignes entre le vécu et la fiction. « J'avais besoin que ça explose », confie l'actrice qui a, pendant longtemps, tenu sa maladie secrète: « Je ne voulais pas que les autres me voient à travers ça. » Et puis elle a changé d'avis: se taire, poursuit-elle, revient à « s'enterrer » dans une solitude intenable.

Ysanis Padonou est née le 13 mai 1998, à Rouen. Elle découvre le théâtre à l'école primaire, à l'occasion de représentations des fêtes de fin d'année, puis arrivent le collège et les options théâtre. Son intuition devient une certitude: c'est au spectacle vivant qu'elle souhaite se consacrer. « Sur scène, on peut tellement se libérer. » Son père, scientifique, n'est pas enthousiaste: « Il pensait que je devais faire un métier qui rapporte. » Sa mère, littéraire, est un soutien sans faille. Elle lui donnera même la réplique, lorsque, à 17 ans, la lycéenne tente le concours d'entrée à l'école du Théâtre national de Strasbourg, que dirige alors Stanislas Nordey.

A son second passage devant le jury, elle a un trou, le « blanc total », se souvient-elle. C'est une autre mère, Véronique Nordey (1939-2017), qui vient à sa res-

cousse: « Elle m'a soufflé les premières lignes. » Son talent fait le reste. Elle a la grâce, l'intensité et, plus que tout, la classe des acteurs qui font oublier leur technique derrière leur présence. Cette « timide » qui n'osait pas « être » entre de plain-pied dans la grande famille des acteurs. Elle s'y sent bien, « adoubée, légitime », à sa place, en confiance.

Bulle protectrice

Attaquée devant un café, en transit entre deux gares parisiennes, elle ne gaspille pas les minutes, même si ses phrases ne se précipitent pas pour atteindre leur point final. Elle arrive de Bretagne où elle jouait, la veille encore, dans *L'Hôtel du libre-échange*, de Georges Feydeau, mis en scène par Stanislas Nordey. Une aventure de troupe, 13 acteurs au plateau, qui lui permet de se déployer dans un « autre registre », car, tient-elle à préciser: « Je ne suis pas que l'interprète d'Une chose vraie. » Sa valise est posée à ses pieds. Elle va



A Colmar, en novembre 2024.
OLIVIER DUVERGER
HOUPERT

La comédienne a la classe des acteurs qui font oublier leur technique derrière leur présence

rejoindre Strasbourg où elle vit, dans un vaste et calme appartement, loin des fureurs de la capitale. Elle a besoin de cette paix. A 51 ans, sa mère vient de déclarer les premiers symptômes de la maladie de Huntington. « Ce que je traverse avec elle fait que le réel me rattrape. »

Du temps, elle a une perception forcément singulière. Ce n'est pas qu'il lui faut aller vite, mais plutôt qu'elle ne diffère pas l'accomplissement de ses désirs. Au théâtre, elle saisit, et retient, ce temps qui lui est compté. A la rentrée 2026-

2027, elle participera à la première mise en scène de l'autrice Léonora Miano dont le texte, *Redemption Song*, est une « allégorie théâtrale sur les relations entre l'Afrique et l'Europe ». Ysanis Padonou est métisse. Le racisme décomplexé, elle connaît. « Elle est bien, la petite Négrresse », avait dit d'elle, au Théâtre national de Strasbourg, un metteur en scène renommé.

Le théâtre l'occupe jusque dans ses rêves. Elle s'y dépose dans des « durées dilatées » qui forment pour elle une bulle protectrice. « Rien d'autre n'existe pendant ces moments-là », affirme-t-elle. Lorsqu'elle joue, les mots des auteurs entrent en elle. S'ils lui ouvrent la porte de ses émotions et la sous-traient au quotidien, ils l'ancrent aussi au sol. « Est-ce que mon corps va me permettre de trouver du travail? Est-ce que mon désir de faire ce que je veux faire est suffisant ou est-ce que je vais me cogner? » En 2019, le dramaturge Pascal Rambert lui écrit ces questions en rafale dans sa pièce *Mont*

Vérité. Il ne savait pourtant rien, à l'époque, de ce que traversait l'actrice. Comment s'étonner, après ça, que le théâtre soit la terre promise de Ysanis Padonou? ■

JOËLLE GAYOT

Une chose vraie, texte et mise en scène: Romain Gneouchev. La Filature, à Mulhouse (Haut-Rhin), du 10 au 13 février, puis Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) du 27 au 31 mai; *L'Hôtel du libre-échange*, de Georges Feydeau, mise en scène: Stanislas Nordey. A Brest (Finistère), les 9 et 10 janvier. Maison de la culture. Bourges les 21 et 22 janvier. La Course à La Rochelle, les 4 et 5 février, à La Filature, à Mulhouse, les 11 et 12 février; *Redemption Song*, texte et mise en scène: Léonora Miano. Théâtre de la Colline (Paris 20^e), du 18 septembre au 11 octobre.

Prochain article Arthur Fu Bandini ose le rock à la française

AMOR FATI

Par Nathalie Bach-Rontchevsky ~ Photo : Pascal Bastien

METTEUR EN SCÈNE ET ARTISTE ASSOCIÉ À LA FILATURE, SCÈNE NATIONALE DE MULHOUSE, ROMAIN GNEUCHEV OFFRE POUR SA TROISIÈME CRÉATION *UNE CHOSE VRAIE*, UN RÉCIT HABITÉ PAR LA COMÉDIENNE YSANIS PADONOU.



Artaud comparait le comédien et l'athlète, dans le sens où, pour qu'un comédien puisse exprimer totalement son art, il doit avoir un contrôle absolu sur son corps et devenir ainsi « un athlète du cœur ».

Précisément, Ysanis était en répétition sur un spectacle à partir de l'œuvre d'Artaud quand elle a appris qu'elle était porteuse du gène de la maladie de Huntington. Pour *Une chose vraie*, elle a une oreillette dans laquelle est diffusé le texte, soit avec sa voix, soit avec la mienne selon les parties. C'était époustouflant la vitesse et la virtuosité à laquelle elle s'est faite à l'exercice, à tel point que les gens oublient cette oreillette, même si elle la mentionne au début du spectacle de manière volontaire pour donner un peu les règles du jeu. Alors oui, Ysanis est une athlète, totalement. Elle n'a eu de cesse de m'épater, de se dépasser. Mais je crois qu'il y a une confusion dans la façon dont le spectacle est présenté par la presse et je tiens à préciser que, pour l'instant, elle n'a aucun symptôme de la maladie, elle est en pleine forme, c'est hyper important. D'ailleurs, en particulier depuis notre participation au festival off d'Avignon cet été, elle est très sollicitée!

Effectivement, il y a une ambiguïté importante. Mais si cette fausse information a pu être préjudiciable un temps, elle amène d'autres questions qui s'accordent, malgré vous, au spectacle. Qu'est-ce que la réalité, qu'est-ce qui est tangible, à quoi veut-on croire? Ce n'est pas le théâtre et son double mais, ici, le double qui fait théâtre. Et votre procédé est puissant.

Ah ah, je ne sais pas pourquoi, moi, quand je pense à Artaud, je pense plutôt immédiatement à des trucs scatos. Mais oui, et, en plus, un des bouquins qu'on a lus pendant les répétitions, c'est *Le réel et son double*, de Clément Rosset, c'est magnifique. Il est beaucoup question de ça, de comment les choses s'imposent par rapport à ce qu'est la réalité. L'idée initiale du spectacle est venue d'un Secret Santa qu'on a fait entre copains. On devait faire des cadeaux avec nos propres mains. J'ai offert à Ysanis un bon de commande pour un texte qui n'était pas censé être voué à la scène en lui demandant de choisir un thème et un livre référence que je m'engageais à lire, pour, à partir de ça, lui écrire un petit texte. Ça, c'est le

vrai point de départ pour le coup, le vrai réel, ça se passe au bar de l'Atlantico à Strasbourg à l'époque. Et Ysanis, que je connaissais depuis six ou sept ans puisqu'on a étudié ensemble à l'École du Théâtre national de Strasbourg, choisit comme thème le corps défaillant, et comme livre *Je ne suis pas sortie de ma nuit* d'Annie Ernaux, qui raconte comment elle s'est occupée de sa mère atteinte d'Alzheimer jusqu'à sa mort. Je suis extrêmement surpris par ce choix parce qu'Ysanis n'apparaît pas du tout comme quelqu'un qui a un corps défaillant ou qui est affecté par un truc proche. Je n'arrive pas du tout à écrire, mais j'imagine une actrice jeune atteinte d'une forme précoce de la maladie d'Alzheimer qui utilise une oreillette pour pallier ce symptôme qu'est la perte de mémoire. Et je trouvais ça très beau, parce que ça mettait l'actrice et le public sur un pied d'égalité, d'un coup, c'est quelqu'un qui se fait passeur d'une mémoire mais dont elle n'est plus vraiment en pleine possession. Et c'est comme si ça créait un cadre qui permettait une espèce de présent total, parce qu'elle redécouvrait les souvenirs qu'elle racontait en même temps que le public. Je réfléchis un peu à ça et je propose à Ysanis de travailler là-dessus en juillet 2023. Elle a fondu en larmes, c'est là qu'elle m'a raconté que cette histoire était en fait la sienne. Ça a ouvert la boîte de Pandore sur ce sujet qu'elle avait gardé sous le tapis pendant des années et des années. Parce que le diagnostic présymptomatique était fin 2018, et là, on était déjà cinq ans plus tard et comme c'est une maladie neurodégénérative génétique héréditaire, elle savait qu'elle avait 50 % de chances de l'avoir. Ce dispositif est vraiment une proposition de faux documentaire.



C'est ça qui a ouvert la porte au réel et, après, le réel s'est engouffré dedans et nous, on a suivi. Quand elle m'a raconté qu'elle était touchée par Huntington, on a senti qu'il y avait un truc très fort, un terreau, un truc vraiment costaud qui était prêt à jaillir comme ça. Et après, tout le long de la création, on a eu de cesse de se dire qu'il fallait que le spectacle soit un récit sincère de ce qui a mené à sa création et de ce qui nous a mus au cours de ce travail, et quand je dis qu'elle a fait preuve de courage, c'est parce que c'était quelque chose dont elle ne parlait pas, à part peut-être à quatre ou cinq personnes en disant que c'était vraiment un secret. Je pense que le spectacle bénéficie aussi de la force et du courage d'Ysanis de venir livrer ça. Ce texte est donc la retranscription de cette histoire et aussi de ce qui nous est arrivé à nous, amis.

Une chose vraie met d'emblée en exergue une chose qui dépasse l'autofiction. Il y a bien entendu le courage, la maturité, le fait de choisir de ne pas être une victime et de rompre le silence, mais aussi d'ouvrir une troisième voie qui est, avec tous les aléas, de continuer à construire, même sur les éventuels sables de l'enfer. C'est un théâtre d'anticipation mais aussi d'émancipation.

Ça a été un vrai travail tout au long de la création de rester tourné vers la vie. Parce que s'enfoncer dans l'autofiction ou le récit de vie doloriste, c'est un style littéraire, c'est un régime théâtral qui est très en vogue mais qui trouve aussi un moment d'essoufflement. Après, il y a des gens qui ont fait ça à merveille, je pense par exemple à Laurène Marx, ce qu'elle fait est sublime ! Mais je crois qu'il y a quelque chose aussi dans ce théâtre-là, dans ces dramaturgies-là, qui ne me satisfait pas complètement parce que le théâtre a tendance à s'effacer derrière. Il me semble que j'étais un petit peu fâché avec la fiction quand j'ai attaqué *Une chose vraie*, je n'y croyais plus, en fait. Vraiment, j'y croyais plus, j'arrivais plus à croire à des gens qui arrivent sur un plateau et qui me disent : « Je m'appelle Anna Petrovna, bonsoir machin », j'adhérais très peu à ce discours-là. En fait, tous les événements que j'ai racontés avant concernant l'élaboration d'*Une chose vraie* se sont comme imbriqués en devenant une espèce de point de rencontre entre le réel et la fiction. Ce qui crée une dramaturgie très joueuse, parce que : qu'est-ce qui nous intéresse quand on vient voir une pièce de théâtre, que cherche-t-on ? Et ce qui est assez surprenant, c'est qu'au final, la question à l'issue du spectacle de la part du public sur ce qui était vrai ou pas est très peu venue. C'est une victoire parce qu'à la fois on arrive à puiser la puissance ravageuse du réel, ravageuse au sens littéral, et toute la violence

dont Ysanis et le texte sont les porte-paroles. Et, en même temps, on joue vraiment, c'est-à-dire qu'on propose vraiment une expérience de fiction, une expérience de théâtre aux gens qui y prennent part. C'est important de réussir à retrouver le théâtre à travers le réel. Moi j'étais hyper content, enfin, c'est vraiment une petite fierté, quoi. Parce que je suis un immense fan de Ken Loach, de Chris Marker, de Raymond Depardon, de Claude Lanzmann, de cinéma documentaire, de Gianfranco Rosi, que j'adore. Et, en même temps, je suis addict du théâtre ! Et, pour moi, c'est hyper important d'essayer de trouver des formes qui viennent créer un espace pour que les deux cohabitent, mais cohabitent pleinement, c'est-à-dire qu'on arrive à avoir et la puissance du théâtre et celle de la fiction et des gens qui sont dans la salle. C'est quand même ça le plus intéressant au théâtre, ce que tu peux provoquer dans l'instant présent.

Et renverser l'ordre symbolique des choses.

Oui et, en effet, ça a été un espace de réappropriation de ce qu'on avait dit à Ysanis de son parcours, parce qu'elle a été confrontée à la violence du système médical et vraiment à la faute professionnelle de la part des médecins qui l'ont prise en charge. Des phrases que personne n'a envie d'entendre et, chemin faisant, au long de la création, à force de discussions, en faisant ce pas de côté avec le réel, en allant voir du côté de l'Alzheimer précoce, en donnant du temps et de la crédibilité à cet avatar fictif qu'elle s'est créé, elle a commencé, et c'est un travail de tous les jours, de toute une vie, parce que c'est une maladie génétique incurable, à se réapproprier le sujet, à se dire, en fait, non (elle dit ça c'est dans le texte), non, je ne me résoudrai pas à être une définition médicale, morbide et inexacte. Je suis malade, ok, mais je ne suis pas que ça.

Ysanis Padonou a collaboré à l'écriture d'*Une chose vraie*, mais le fait que vous l'avez écrit véritablement pour elle rend le texte particulièrement singulier.

Je pense à Pascal (Rambert), qui est très important pour moi. Dans une de ses pièces, *Teatro*, il y a une phrase très belle, c'est un vieil acteur qui parle et qui sent qu'il va mourir, et il dit : « Non, laisse-moi, laisse-moi encore un peu sur le théâtre. » *Une chose vraie*, c'est comme un geste qui repousse la mort, il y a quelque chose de cet ordre-là. La manière de raconter l'histoire d'Ysanis, c'était de passer par les chemins de traverse qu'on emprunte pour trouver une manière qui nous ressemble, parce qu'on l'a vraiment fait à deux dans la mesure où elle est venue apporter une espèce de masse biographique affective, extrêmement généreuse en la partageant. Et après, j'ai travaillé en collaboration avec le dramaturge Hugo Soubise qui est lui aussi quelqu'un d'extrêmement important pour moi. Parce qu'être metteur en scène est un métier très solitaire et, d'ailleurs, sans toute mon équipe que je remercie, je ne serais pas là. On est venu essayer de donner une forme justement pour trouver des manières de raconter son histoire qui ne mettent pas frontalement Ysanis en danger, qui ne l'exposent pas de manière doloriste. Pendant les répétitions, Ysanis me disait : « Moi, je m'assois et je mens. Je floute les pistes avec ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. » J'adorais quand elle disait ça ! Oui, se réapproprier son histoire, venir la raconter comme on veut et sortir un peu des carcans dans lesquels on a voulu la mettre en tant que femme, en tant qu'actrice. Et continuer.

— **UNE CHOSE VRAIE,**

théâtre du 10 au 13 février à La Filature, à Mulhouse

fugues31.com

www.lafilature.com

Mercredi 4 février 2026

Région Culture 27

Spectacle

Ysanis Padonou, l'urgence du théâtre à la Filature de Mulhouse

Ysanis Padonou a enflammé les critiques et le public du Festival off d'Avignon, l'été dernier, en dévoilant aussi la maladie qui la menace. La comédienne de 27 ans à l'affiche d'*Une chose vraie* et de *L'Hôtel du libre-échange* à la Filature, déploie un jeu d'une force et d'une justesse remarquables, bouleversantes.

Certes, la menace rôde. Nul ne sait le temps qui la sépare des premiers symptômes de la maladie de Huntington. À 27 ans, la comédienne Ysanis Padonou, Strasbourgeoise d'adoption, est solaire et en pleine possession de ses moyens. Elle est "sortie de sa nuit" pour prendre à rebours le titre d'un livre d'Annie Ernaux, prix Nobel de littérature 2022, qu'elle affectionne.

« Une admirable actrice dotée d'un sens aigu du texte »

Ysanis Padonou est à l'affiche des spectacles présentés ces jours-ci à la Filature, à Mulhouse. *Une chose vraie*, coécrit avec son ami et camarade de promo de l'école du Théâtre national de Strasbourg, Romain Gneouchev qui en signe la mise en scène. Et *L'Hôtel du libre-échange* dirigé par Stanislas



Strasbourgeoise d'adoption, Ysanis Padonou, 27 ans, est à l'affiche de deux pièces à la Filature à Mulhouse, du 10 au 13 février. Photo Olivier Duverger

Nordey. « C'est fabuleux de passer d'un univers à l'autre, de plonger dans le vaudeville de Feydeau », s'enthousiasme l'actrice.

Il en faut du courage pour révéler sur scène le secret qui pesait sur sa famille. Cette affection génétique et neurodégénérative entraîne l'effritement des facultés cognitives et motrices. Son grand-père en est mort, sa mère en souffre aujourd'hui.

Si elle s'inspire aussi de son histoire, *Une chose vraie* est une fiction. Les personnages de Ysanis A et Romain B mettent à distance le réel. Tout en retricotant la genèse d'un projet, impossible à mener sans cette complicité folle. Cette confiance scellée par l'amitié et le travail. « C'est une admirable actrice dotée d'un sens aigu du texte », considère Romain Gneouchev. L'artiste complice de la Filature loue aussi sa générosité

au plateau.

Quand elle passe le concours de l'école du Théâtre national de Strasbourg (TNS), Ysanis Padonou n'a que 17 ans. Il y a peut-être déjà, inconsciemment, le sentiment d'une urgence. Sa mère l'accompagne et lui donne la réplique devant le jury que préside alors Stanislas Nordey. Elle lui a transmis le goût des textes et ce désir de théâtre depuis l'enfance. Mère et fille jouent un extrait de *Roberto*

Zucco, la pièce de Bernard-Marie Koltès – librement inspiré d'un fait divers. Réel et fiction s'entremêlent.

La jeune femme métisse raconte les choses avec une extrême douceur tel du velours. Mais, on pressent une force, vive, ardente. Comme dans l'oracle final de *Pylade* de Pasolini d'*Une chose vraie*, sa parole est authentique, des mots choisis qui touchent au cœur. « C'est un sacré caractère », relève Stanislas Nordey, ancien directeur du TNS, qui se dit épaté par sa maturité. « Elle allie à la fois un vrai talent et une conscience profonde de ce qu'elle fait. Dans sa promo, il y avait de fortes têtes mais Ysanis a toujours revendiqué son exigence, son indépendance. Ce sera intéressant pour le public de la Filature de la voir dans un rôle immense et dans un autre plus épisodique chez Feydeau. »

Sur scène, le temps se dilate

On comprend pourquoi la pièce a eu un tel succès, tant public que critique au Festival off d'Avignon, l'été dernier. Car chacun y projette ses peurs et angoisses autour du corps défaillant. De sa propre finitude. « Je dois trouver ma vie, confie l'actrice qui veille à distance sur

sa mère, domiciliée à Rouen. À 51 ans, celle-ci est entrée dans la maladie de Huntington.

Dans la mécanique infernale de *L'Hôtel du libre-échange* de Feydeau menée de main de maître par Stanislas Nordey, Ysanis Padonou interprète Viollette l'une des quatre filles de Mathieu, l'ami de province. L'enfant solitaire et timide a trouvé une famille au théâtre. Qui n'est pas exempte de racistes décomplexés comme ce metteur en scène réputé qui s'est exclamé : "Elle est bien, la petite négresse."

Ysanis Padonou a tracé son chemin. C'est une fonceuse qui, sur scène, dilate le temps. À la rentrée 2026/27, elle retrouve la romancière Leonora Miano qui prolonge sa réflexion sur les relations entre l'Afrique et l'Europe dans une première mise en scène, *Redemption Song*. Une allégorie théâtrale qui résonne aussi avec l'histoire de la comédienne.

• **Veneranda Paladino**

Une chose vraie, les mardi 10 et vendredi 13 février à 20 h à La Filature, 20 allée Nathan-Katz à Mulhouse, salle modulable. Durée : 1 h 20, dès 15 ans. *L'Hôtel du libre-échange*, le mercredi 11 février à 20 h et le jeudi 12 février à 19 h, à la Filature, grande salle. Durée : 3 h 05 avec entracte, dès 14 ans.



EN APARTÉ · FESTIVAL OFF AVIGNON

Romain Gneouchev : « Montrer les coutures au théâtre, c'est une question d'honnêteté »

Pour sa première mise en scène à Avignon, l'artiste présente [*Une Chose vraie*] au Théâtre du Train Bleu. Inspirée d'un dialogue avec la comédienne Ysanis Padonou, cette pièce puzzle évoque avec tendresse et malice les effets intimes de la maladie neurodégénérative. Rencontre avec un artisan de l'écoute.



➔ <https://www.loeildolivier.fr/2025/07/romain-gneouchev-montrer-les-coutures-au-theatre-cest-une-question-dhonnetet/>

CRITIQUES

- PRESSE ÉCRITE
- WEB

13 JANV. 2026

Libération

Demandez le programme Théâtre : les 20 spectacles à voir et à réserver en ce début d'année

«Une chose vraie» d'Ysanis Padonou et Romain Gneouchev



(Olivier Duverger Houpert)

A la Filature de Mulhouse, les 10 et 13 février ; au TGP de Saint Denis du 27 au 31 mai.

A Avignon, Ysanis Padonou bouleverse le public du « off »

La comédienne de 27 ans, atteinte de la maladie de Huntington, se livre

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

Tout arrêter et prendre le temps de repenser à ce qui a eu lieu. Respirer un bon coup, laisser filer les secondes avant de regagner la rue en titubant sous le soleil. Pas parce qu'il saoule les corps de sa chaleur. Mais parce qu'un choc vient de se produire dans la fraîcheur d'une salle. C'est aussi ça, le Festival d'Avignon. Une suite de spectacles qui s'enchaînent bon an mal an, et puis, soudain, un artiste surgit qui emporte tout sur son passage. Quelque chose, « une chose vraie », a fait rupture avec l'ordinaire.

Voici le tableau : un public pétrifié d'émotion. Une actrice prostrée, buste enroulé en mode foetal après une heure vingt d'une représentation sidérante, essentielle (c'est certain) et inoubliable (c'est probable). La communion, ce graal maintes fois invoqué au théâtre mais qui s'y manifeste si peu, ce point de ralliement fantasmé est la note finale, définitive et bouleversante du monologue proposé au Train bleu : *Une chose vraie*.

Élégance sidérante

Le titre est à prendre au pied de la lettre. Sobre, apocryphe, d'une froide neutralité, il est factuel. A l'opposé des perceptions tempétueuses que provoque le récit (mis en scène par Romain Gneouchev) porté au plateau par la comédienne Ysanis Padonou. Ses mots et sa façon de les dire, son histoire et sa manière de la jouer : rien, chez cette interprète fabuleuse, ne cède au pathos. Elle n'a plus de temps à perdre en vague à l'âme ou en flou artistique. Elle est atteinte de la maladie de Huntington, une affection génétique et neurodégénérative qui la condamne à l'effritement de ses facultés cognitives et motrices. La dégradation (qui s'apparente à un Alzheimer précoce) s'amorcera entre ses 35 et ses 50 ans. Elle en a 27. Elle est au stade 3 d'une atteinte qui, pour l'instant, reste discrète, mais dont elle connaît les symptômes à venir : son grand-père en est mort, sa mère en est atteinte.



Ysanis Padonou, dans « Une chose vraie », à la Comédie de Colmar – Centre dramatique national Grand-Est Alsace, en novembre 2024. OLIVIER DUVERGER-HOUPERT

Huntington est héréditaire. Elle l'a appris, en 2014, de la bouche du neurologue qui les a informées, elle et sa mère, en quatorze minutes chrono d'une consultation brutale ne laissant aucune place à la dernière respiration qui précède la noyade.

L'aveu des faits ne se fait pas attendre. Un préambule sans embarras ni fioriture. Avec Ysanis Padonou, le théâtre ne triche pas. Ou très peu. La comédienne porte une oreillette (elle l'enlève, la montre, la remet) dans laquelle lui parvient son texte enregistré. Si elle se sépare de l'appareil, elle ne se donne pas plus de quelques minutes pour se mettre à bafouiller. Le pire cauchemar pour une ac-

trice professionnelle dont la bête noire est le trou de mémoire. Elle ne se plaint et ne se plaindra pas. Jamais. Elle constate. Elle égrène avec précision (et le sourire) les origines, les causes, les circonstances, les conséquences. Son élégance est sidérante, sa pudeur exemplaire. Tête haute, sculpturale dans son tee-shirt échancré, elle est d'une classe folle.

Elle opère un retour sur le passé qui démarre au Théâtre national de Strasbourg, où, élève recrutée en 2011 à l'école, elle entend un metteur en scène dire d'elle : « Elle est bien la petite Négresse. » Ysanis Padonou est noire. Le racisme décomplexé, elle le traverse et le surmonte avant de s'enfouir dans la solitude. Six ans à détalier loin de sa mère malade pour se construire en dépit de Huntington. Elle travaille, elle tourne, elle enchaîne les pièces sous la direction (notamment) de Stanislas Nordey. Elle est – elle se croit – heureuse, cette jeune femme fuyant l'annonce. Et que la « chose vraie » rattrape. C'était fatal.

Les épaules trempées de sueur, elle livre les détails. La densité

d'un présent dupant le futur improbable, tout tient d'un bloc dans un décor plastique d'une blancheur aveuglante. Toile tendue sous ses pieds, dans son dos. Un plateau de photographe où les projecteurs saturent l'espace de couleurs pop. Elle est épinglée dans le lieu par son metteur en scène, Romain Gneouchev. Un dispositif épuré où les babioles disposées au sol (une statuette, un coffret de porcelaine ou le courrier du laboratoire de recherche) sont des cailloux de Petit Poucet semés là, au cas où. Et puis elle enlève l'oreillette. Requiert la présence d'un souffleur. Répète les vers d'une tragédie qu'une spectatrice lui murmure. Se prostre à terre. Elle n'est pas une victime. Elle est actrice. Et pas qu'un peu. Pas du genre qu'on oublie. ■

JOËLLE GAYOT

Une chose vraie, conception, écriture et mise en scène : Romain Gneouchev. Jeu et collaboration à l'écriture : Ysanis Padonou. Festival « off » d'Avignon, Théâtre du Train bleu. Jusqu'au 23 juillet.

Rien, chez cette interprète fabuleuse, ne cède au pathos. Elle n'a plus de temps à perdre



Autofiction

Festival Off d'Avignon 2025 : «Une chose vraie», à en perdre les mots

Au Train bleu, Ysanis Padonou saisit le spectateur en évoquant seule sur scène la maladie qui la touche, lui faisant perdre précocement ses fonctions motrices et cognitives.



Ysanis Padonou, «Une chose vraie», au Train bleu à Avignon jusqu'au 23 juillet. (Olivier Duverger Houpert)

Ysanis Padonou a 27 ans, elle se tient droite, corps sculptural, et d'une voix si articulée qu'elle en devient trouble, elle relate son histoire. Comme tout le monde dans cette édition riche en récit de soi sur tous les plateaux ? Pas tout fait. Ysanis Padonou, ancienne élève au Théâtre national de Strasbourg qu'on a vue récemment dans *L'Hôtel du libre-échange* de Nordey, a peu de temps à perdre pour, dans le désordre, vivre, travailler, délivrer son art, aimer et être aimée. Faire des enfants ? Sans doute que non. Elle est atteinte, comme sa mère et son grand-père qui en est mort, de la maladie de Huntington, sorte d'Alzheimer précoce qui s'attaquera dès la cinquantaine à ses fonctions motrices et cognitives.

Elle montre son oreillette. Elle parle distinctement. Mais si personne ne lui souffle son texte, elle sait que très vite, elle se mettra à dire un mot pour un autre, bouton à la place de bonbon, à bafouiller. Et en tout cas, elle redoute ce que tous les acteurs craignent : le trou de mémoire, total, celui qui noie sans aucun rebord pour remonter à la surface.

Faire entendre ce qu'elle a à dire

Le spectacle d'Ysanis Padonou et mis en scène par Romain Gneouchev, accueilli dans une salle archicomble du Train bleu où le moindre strapontin est pris d'office, ne met pourtant pas le spectateur dans une position de voyeur. Comment fait-elle ? Ce qu'on regarde, c'est avant tout une actrice, qui sait occuper l'espace, faire entendre ce qu'elle a à dire. Mais aussi donc narrer sa traversée en 27 ans du racisme décomplexé – «*elle est bien, hein, la petite négresse*» lance un metteur en scène lors d'un stage à l'école, en 2011. Depuis toujours, avec sa mère, elles épinglent les propos les plus racistes entendus dans la semaine. La découverte que sa mère est malade, puis les tests et le diagnostic apposé sur elle aussi, lors d'une consultation de quatorze minutes, «*pluie d'informations froides*». La psychiatre qui la reçoit lui conseille de ne jamais en parler, le regard des autres sur elle changerait sinon. Enfermement dans le secret. Mais nul pathos. **Anne Diatkine**

Télérama

11 juillet 2025

TTT “Une chose vraie”, de Romain Gneouchev



Ysanis Padonou. Photo Olivier Duverger Houpe

Jeune femme au sourire d'emblée hypnotisant sur son caraco orange vif, Ysanis Padonou, bien calée sur sa chaise, s'adresse à nous. Directement, simplement, résolument. Il y a tout de suite quelque chose de grave dans les mots écrits pour (et avec) elle par le jeune auteur Romain Gneouchev. Elle explique d'ailleurs pourquoi, à 31 ans, elle porte des oreillettes : atteinte d'une maladie dégénérative précoce, elle a besoin de ce soutien pour exercer son métier de comédienne. Ce qu'elle fait avec une réelle aisance, puisqu'elle nous mène en bateau, à sa façon... Dans *Une chose vraie*, un récit peut toujours en révéler un autre. Étape après étape, en remontant de manière drôle et virtuose jusqu'à la source même de ce texte, la jeune actrice, formée, comme l'auteur, à l'école du Théâtre national de Strasbourg, vibre sur scène face aux grandes épreuves de la vie, avec une élégance rare. Douleurs familiales, héritage cruel, sentiments ambivalents, angoisse colorée d'espoir face à l'avenir, tressent ici un présent théâtral puissant. — **E.B.**

Au Festival « off » d'Avignon, « Une chose vraie », avec Ysanis Padonou, laisse le public pétrifié d'émotion

Au Théâtre du Train bleu, la comédienne de 27 ans, atteinte de la maladie de Huntington, livre un monologue sobre et bouleversant.



Ysanis Padonou dans « Une chose vraie », à la Comédie de Colmar-Centre dramatique national Grand-Est - Alsace, en novembre 2024. OLIVIER DUVERGER-HOUPERT

Tout arrêter et prendre le temps de repenser à ce qui a eu lieu. Respirer un bon coup, laisser filer les secondes avant de regagner la rue en titubant sous le soleil. Pas parce qu'il saoule les corps de sa chaleur. Mais parce qu'un choc vient de se produire dans la fraîcheur d'une salle de théâtre. C'est aussi ça, le Festival d'Avignon. Une suite de spectacles qui s'enchaînent bon an mal an, et puis, soudain, un artiste surgit qui emporte tout sur son passage. Quelque chose, « *une chose vraie* », a fait rupture avec l'ordinaire.

Voici le tableau : un public pétrifié d'émotion. Une actrice prostrée, buste enroulé en mode fœtal après une heure vingt d'une représentation sidérante, essentielle (c'est certain) et inoubliable (c'est probable). La communion, ce graal maintes fois invoqué au théâtre mais qui s'y manifeste si peu, ce point de ralliement fantasmé est la note finale, définitive et bouleversante du monologue proposé au Train bleu : *Une chose vraie*.

Le titre est à prendre au pied de la lettre. Sobre, apoétique, d'une froide neutralité, il est factuel. A l'exact opposé des perceptions tempétueuses que provoque le récit (mis en scène par Romain Gneouchev) porté au plateau par la comédienne Ysanis Padonou. Ses mots et sa façon de les dire, son histoire et sa manière de la jouer : rien, chez cette interprète fabuleuse, ne cède au pathos.

Cette actrice-là n'a plus de temps à perdre en vague à l'âme ou en flou artistique. Elle est atteinte de la maladie de Huntington, une affection génétique et neurodégénérative qui la condamne à l'effritement de ses facultés cognitives et motrices. La dégradation (qui s'apparente à un Alzheimer précoce) s'amorcera entre ses 35 et ses 50 ans. Elle a 27 ans, aujourd'hui. Elle est au stade d'une atteinte qui, pour l'instant, reste discrète, mais dont elle connaît les symptômes à venir : son grand-père en est mort, sa mère en est atteinte. Huntington est héréditaire. Elle l'a appris, en 2014, de la bouche du neurologue qui les a informées, elle et sa mère, en quatorze minutes chrono d'une consultation brutale ne laissant aucune place à la dernière respiration qui précède la noyade.

Élégance sidérante

L'aveu des faits ne se fait pas attendre. Un préambule sans embarras ni fioriture. Avec Ysanis Padonou, le théâtre ne triche pas. Ou très peu. La comédienne porte une oreillette (elle l'enlève, la montre, la remet) dans laquelle lui parvient son texte enregistré. Si elle se sépare de l'appareil, elle ne se donne pas plus de quelques minutes pour se mettre à bafouiller. Le pire cauchemar pour une actrice professionnelle dont la bête noire est le trou de mémoire. Elle ne se plaint et ne se plaindra pas. Jamais. Elle constate. Elle égrène avec précision (et le sourire) les origines, les causes, les circonstances, les conséquences. Son élégance est sidérante, sa pudeur exemplaire. Tête haute, sculpturale dans son tee-shirt échanuré, elle est d'une classe folle.

Elle opère un retour sur le passé qui démarre au Théâtre national de Strasbourg, où, élève recrutée en 2011 à l'école, elle entend un metteur en scène dire d'elle : « *Elle est bien la petite Nègresse.* » Ysanis Padonou est noire. Le racisme décomplexé, elle le traverse et le surmonte avant de s'enfourer dans la solitude. Six ans à détalier loin de sa mère malade pour se construire en dépit de Huntington. Elle travaille, elle tourne, elle enchaîne les pièces sous la direction (notamment) de Stanislas Nordey. Elle est – elle se croit – heureuse, cette jeune femme fuyant l'annonce. Et que la « *chose vraie* » rattrape. C'était fatal.

Les épaules trempées de sueur, elle livre les détails. La densité d'un présent dupant le futur improbable, tout tient d'un bloc dans un décor plastique d'une blancheur aveuglante. Toile tendue sous ses pieds, dans son dos. Un plateau de photographe où les projecteurs saturent l'espace de couleurs pop. Elle est épinglée dans le lieu par son metteur en scène, Romain Gneouchev. Un dispositif épuré où les babioles disposées au sol (une statuette, un coffret de porcelaine ou le courrier du laboratoire de recherche) sont des cailloux de Petit Poucet semés là, au cas où. Et puis elle enlève l'oreillette. Requiète la présence d'un souffleur. Répète les vers d'une tragédie qu'une spectatrice lui murmure. Se proster à terre. Elle n'est pas une victime. Elle est actrice. Et pas qu'un peu. Pas du genre qu'on oublie. **Joëlle Gayot (Avignon, envoyée spéciale)**



15 JUILLET 2025

MEDIAPART

Le Club de Mediapart ● JEAN-PIERRE THIBAUDAT

« Une chose vraie », vraiment

Avignon off. Ni stand up, ni one-woman-show, Ysanis Padonou, seule en scène mais bien entourée, aborde en actrice le mal dont elle est atteinte : une forme d'Alzheimer précoce.

Romain Gneouchev, Hugo Soubise et Ysanis Padonou ont tous les trois fait partie groupe 44 de l'école du TNS. Le premier, metteur en scène, a créé sa compagnie Fugue 31 et aujourd'hui est artiste associé à la scène nationale de Mulhouse. Le second, dramaturge, a travaillé avec des metteurs en scène comme Daniel Jeanneteau. La troisième a travaillé comme actrice avec beaucoup de metteurs en scène au sein de l'école, récemment on l'a vue dans *L'hôtel du libre échange* de Feydeau mis en scène par Stanislas Nordey. Après avoir travaillé sur un texte de Leonora Miano, et avec elle, il y a trois ans, elle la retrouvera la saison prochaine dans un texte que l'autrice mettra en scène au Théâtre de la Colline.

Après avoir mis en scène trois textes de Rémy Bouchinet, Romain Gneouchev, cherchait ailleurs. C'est ainsi qu'il a offert un « bon de commande pour un texte » à son amie Ysanis Padonou en lui demandant un thème et un livre de référence. Elle revient le voir quelques jours plus avec un thème, "*le corps défaillant*" et un livre de référence : *Je ne suis pas sortie de la nuit* d'Annie Ernaux où la romancière nobélisée raconte la fin de la vie de sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer.

A fil des jours, un secret va faire surface et la jeune actrice décide de le partager avec Romain et Hugo. Depuis l'âge de 19 ans, raconte Ysanis, elle est atteinte de la maladie d'Huntington, une maladie euro-dégénérative. Son grand père en est mort et sa mère est atteinte, elle-même devrait connaître les premiers symptômes vers l'âge de 35 ans. Étant dans l'incapacité de mémoriser un texte dans son entièreté, elle a besoin d'une oreillette où on lui souffle le texte. Loin de taire cette maladie, la jeune actrice souhaite en parler. Avec Romain et Hugo, elle partagera l'écriture du spectacle et sera seule en scène pour raconter une histoire qui est la sienne.

Au milieu d'un plateau nu parsemé ça et là d'objets, assise sur une chaise ou debout, elle expliquera le pourquoi de leur présence au fil du récit de sa vie bouleversée, ses mots passant donc par le truchement d'une oreillette fixée à l'un de ses oreilles – tout en en se gardant de tout pathos. Bien dirigée, elle mène à bon port son désir de partage. Bouleversant, il va sans dire. **Jean-Pierre Thibaudat**

la terrasse

17 JUILLET 2025 - N° 334

AVIGNON - CRITIQUE

« Une chose vraie » écrit et mis en scène par Romain Gneouchev :
une autofiction poignante



Dans ce seule en scène en forme d'autofiction, la comédienne Ysanis Padonou livre avec pudeur et non sans humour son vécu de jeune actrice se sachant victime d'une maladie neuro-dégénérative rare. Un spectacle intimiste poignant, servi avec talent.

« *Je n'ai pas envie d'être victime de cette situation, mais actrice tant que je le pourrai* » déclare celle, qui à l'âge de 19 ans, découvre qu'elle était porteuse de la maladie d'Huntington, alors qu'éprise de théâtre et de littérature dès l'enfance, elle rêve de monter sur les planches. La genèse d'*Une chose vraie*, est racontée sur scène. Tout commence par une histoire d'amitié, celle qui lie Ysanis Padonou à Romain Gneouchev, le co-auteur et metteur en scène du spectacle. Ensemble, ils ont fait leur classe au Théâtre National de Strasbourg, sans que jamais la comédienne ne se soit épanchée. Jusqu'à ce jour où, invitée par des circonstances dont seule la vie a le génie, elle le fait. Une question taraude Romain Gneouchev, qui va servir de fil rouge au récit : « *Comment se construit une jeune femme quand elle sait qu'entre ses 35 et 50 ans, l'ensemble de ses facultés cognitives et motrices commenceront à se dégrader anormalement vite ? Comment vivre cette attente et cohabiter avec l'inexorable ?* »

Un jeu parfaitement maîtrisé

La fiction se greffe sur le récit autobiographique pour permettre à Ysanis Padonou d'investir son vécu comme dans la peau d'une autre, qui serait son double scénique. Une peau dont elle se défait progressivement au cours du spectacle pour réinvestir pleinement sa propre histoire. Le procédé est élégant. Et, intéressant sur le plan dramaturgique. Il favorise une montée en puissance de cette mise à nu bouleversante. La comédienne maîtrise parfaitement son jeu, sans jamais tomber dans le pathos. Tout en retenue, avec beaucoup de délicatesse et de générosité, une forme de légèreté et d'humour, elle réussit à mettre en perspective son expérience. Habitée par une émouvante volonté de partage, elle dessine les contours d'une réflexion plus large, touchant aux maladies neuro-dégénératives rares. Elle est également servie par une mise en scène et une scénographie aussi minimalistes qu'ingénieuses. **Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens**



« UNE CHOSE VRAIE » : DINGDINGDONG...

Des lais de cyclos blancs sont posés sur toute la surface du plateau partant d'une perche suspendue jusqu'au sol. Une chaise noire est au centre. On aperçoit une boîte à thé, un livre, un objet étrange sur trois pieds à l'avant-scène, des balles de tennis, une chaussure de rollers, une petite boîte dont on apprendra qu'elle est en porcelaine, d'autres objets indéfinissables.

La comédienne Ysanis Padonou fait son entrée. C'est une jeune femme métisse. Elle a un micro-cravate près de la bouche, mais aussi une oreillette... Et elle déclare qu'elle est atteinte d'une forme précoce et héréditaire de la maladie d'Alzheimer... Quel est le premier outil d'une comédienne : sa mémoire... Aussi, Ysanis Padonou annonce que sans son oreillette, elle ne pourrait pas jouer ce spectacle. Dès lors, c'est une montée chromatique dans l'émotion qui nous saisit.

Elle décrit les symptômes qui ont touché sa mère. Elle décrit le test qu'elle accepte de faire et qui signale qu'elle est porteuse saine de la maladie qu'elle appelle, pour dédramatiser la chose, Dingdingdong.

Si Ysanis Padonou raconte les symptômes de sa mère, elle nous prépare aux siens, à la manière dont elle perçoit ce qui va la toucher... Elle redit le parcours médical, les médecins avant d'en arriver aux neurologues qui prennent plus ou moins de temps pour expliquer, accompagner...

En 2011, Ysanis Padonou passe une scène pour entrer à l'école de comédiens du Théâtre National de Strasbourg. Un trou de mémoire déclenche une empathie d'une jurée qui souffle ligne à ligne le texte. La scène est bouleversante.

Contrairement à beaucoup de spectacles tant dans le festival que dans son OFF, celui-ci est porté par un projet, sous-tendu par une démarche, une réflexion à la fois sur le texte, sur l'espace, sur le jeu et il repose sur un rythme qui mène le spectateur dans cette histoire.

Romain Gneouchev pose tout cela dans cette 1h20 de spectacle permettant à la fois de garder le fil et de se laisser aller dans l'histoire... Il ne joue pas sur la corde sensible. Il ne laisse pas se fabriquer une empathie fautive ou facile. Il garde le cap en laissant les émotions nous arriver du plateau, mais aussi de la salle. On remarque les visages des spectateurs qui ont peut-être traversé eux-mêmes ou à travers des proches cette situation...

A ce jour, c'est pour moi le plus beau spectacle du OFF que j'ai pu voir et donc, je vous le recommande... **Emmanuel Serafini**

Au Train Bleu à 15H05 – Jours impairs seulement.



UNE CHOSE VRAIE – ROMAIN GNEUCHEV & YSANIS PADONOU

Le seul·e en scène est la forme intimiste par excellence, c'est donc sans surprise que la notion de vérité, d'intime, d'aveu est un terreau très fertile dans les formes explorées par cette pratique. *Une chose vraie* est une aventure vertigineuse sur le chemin de la vérité. Ysanis Padonou nous reçoit sur un plateau nu, blanc, où sont posés ça et là quelques objets.

95 *Ysanis Padonou est magnifiquement guidée par la mise en scène et l'écriture d'une grande intelligence émotionnelle de Romain Gneouchev.*

La comédienne se présente comme atteinte d'une forme précoce de la maladie d'Alzheimer donc contrainte de jouer avec une oreillette où lui est soufflé le texte. Elle nous dit : « *Je n'ai pas envie d'être victime de cette situation, mais actrice tant que je le pourrai.* » Que pouvons-nous dire si ce n'est écouter ce témoignage si précieux et cruel.

Et puis, le miroir se déforme, la biographie devient auto-fiction ou bien l'inverse, on ne sait plus dans quelle mesure l'histoire est vraie. On échappe, puis retrouve la réalité, toujours aussi crue, seulement racontée autrement, par d'autres mots. Les mots sont empruntés, changés, adaptés, choisis.

Ce seul·e en scène a la pudeur de la forme. Avec un décalage subtil, *Une chose vraie*, raconte notre rapport à la vérité, notre besoin de maîtriser les récits à défaut de pouvoir tout maîtriser.

Ysanis Padonou est magnifiquement guidée par la mise en scène et l'écriture d'une grande intelligence émotionnelle de Romain Gneouchev.

L'actrice est flamboyante. Elle nous offre son talent avec une puissante douceur, un courage lumineux. Nous sommes bien évidemment ému·es à la sortie, mais pas seulement, nous sommes troublé·es, grandi·es. Nous éprouvons une immense gratitude de ce rappel, ô combien nécessaire, que la vie se fait dans l'instant, avec l'autre. On nous a soufflé à l'oreille l'essentiel, sans en abîmer ni sa dignité, ni son sens. **Pauline Crépin**



JUILLET 2025

DESTIMED

RÉGION SUD

« Une chose vraie », une autofiction poignante

Dans ce seule en scène la comédienne Ysanis Padonou livre avec pudeur et sans pathos son vécu d'actrice, victime d'une maladie neuro-dégénérative rare, la maladie d'Huntington. Elle dit vrai et elle est bouleversante.

Froide neutralité

Ysanis Padonou est assise au centre du décor, style studio photo, saturé de couleurs. Elle ressemble à un petit animal aveuglé par les projecteurs. La scène est presque nue, comme risque de l'être son cerveau. Seuls quelques objets semés ici et là servent de repères. Mais rapidement sa voix profonde donne une autre image. « *Je suis là... bien là* ». Elle ne s'embarrasse pas de mots, elle est directe, factuelle, clinique.

Des aveux

La comédienne évoque en préambule la maladie qui la frappe. Elle porte une oreillette, l'ôte pour la montrer au public. « *Sans elle, en quelques minutes, je me mettrai à bafouiller* », explique-t-elle et, elle devrait disparaître de la scène. Pas de jérémiades ou de vague à l'âme, juste une constatation froide. Elle énonce les origines de la maladie et ses conséquences : « *La maladie de Huntington est une affection génétique et neuro-dégénérative qui me condamne à l'effritement de mes facultés cognitives et motrices. La dégradation s'amorcera entre mes 35 et mes 50 ans.* » Une course contre la montre est engagée, elle nous laisse sans voix.

La vie continue

Ysanis a 27 ans. Elle n'a pas de symptômes mais une épée de Damoclès sur sa tête. Huntington est héréditaire, son grand-père en est mort. Sa mère en est atteinte. Elle l'a appris, en 2014, de la bouche du neurologue en l'accompagnant: « *En quatorze minutes chrono lors d'une consultation brutale ne laissant aucune place à la dernière respiration qui précède la noyade.* » Alors l'actrice quitte l'enveloppe de son double sur scène et replonge dans son passé où elle a déjà dû se battre.

Comment se construire ?

Ysanis est recrutée à l'école du Théâtre national de Strasbourg en 2011. Elle entend un metteur en scène dire : « *Elle est bien la petite Négresse.* » Elle surmonte cette épreuve puis, arrive la découverte de la maladie de sa mère et potentiellement la sienne. Elle s'éloigne de sa génitrice, brûle les planches tant qu'elle peut avant qu'un diagnostic ne confirme, à l'âge de 19 ans, qu'elle est atteinte aussi. L'information connue, implacable, comment la gérer ? Comment se construit une jeune femme quand elle sait que passés ses 35 son été de santé va se dégrader ? Comment cohabiter avec l'inexorable ?

Mise à nu

« *Je n'ai pas envie d'être victime de cette situation, mais actrice tant que je le pourrai* », insiste-t-elle. Dans ce récit autobiographique, la comédienne se dévoile avec délicatesse, humour et légèreté sur les conséquences de ce nom barbare : Huntington. Elle invite à une réflexion sur les maladies neuro-dégénératives. En ultime partage, elle enlève son oreillette et convie une spectatrice-souffleuse sur scène pour jouer le rôle de l'oreillette. Elle lui murmure les vers d'une tragédie qu'elle répète. Elle n'est pas une victime. Elle est actrice, une grande actrice. **Joël BARCY**



[*Une Chose vraie*] de Romain Gneouchev : quand la mémoire vacille...

Entre réalité et fiction, l'auteur et metteur en scène, sorti de l'école du TNS en 2019, plonge dans l'intimité de l'actrice Ysanis Padonou et signe un spectacle troublant sur les maladies neuro-dégénératives.

Assise face public, **Ysanis Padonou** choisit chaque mot. Le moment est d'importance. Elle a 31 ans et lève le voile sur un secret de famille. Voix claire, elle annonce sans détour être atteinte d'une forme précoce et héréditaire de la maladie d'Alzheimer, tout comme sa mère et son grand-père. Rien de grave, tout est sous contrôle, pour l'instant, nous assure-t-elle. Une oreillette lui permet de pallier aux trous de mémoire, anguisse de tous les artistes.

Sans jamais s'apitoyer sur son sort, avec délicatesse et humour, elle remonte le fil de ses souvenirs. De son désir d'être comédienne à la préparation au concours du TNS, des signes avant-coureurs de la maladie aux premières crises de sa mère, elle déplie par fragments son histoire. Mais doit-on la croire ? Difficile de démêler le vrai du faux tant **Romain Gneouchev** entremêle ingénieusement les fils entre fiction et réalité. S'appuyant sur la biographie de son amie – tous deux sont issus du groupe 44 de l'École du TNS – il esquisse une pièce en forme de documentaire qui offre à Ysanis Padonou une mise à nu toute en retenue et subtilité.

D'une maladie à l'autre, celle imaginée par l'auteur et celle – réelle – dont est atteinte l'actrice, le problème est le même, la perte de mémoire et d'autonomie. Derrière les anecdotes, forcément légères, et les événements plus tragiques, se dessine une belle réflexion sur comment se construire quand on connaît déjà la fin, et quand on sait que la mémoire, élément essentiel de notre métier, va finir par flancher ? Portée par Ysanis Padonou, la deuxième pièce et mise en scène de Romain Gneouchev touche joliment au sensible. **Une révélation !**

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

L'ALSACE

Dans « Une chose vraie » à la Filature, la comédienne Ysanis Padonou irradie

Seule en scène, la comédienne vient s'asseoir sur une chaise face au public, le regarde bien en face et prend le temps de la toute première phrase : « Je m'appelle Ysanis Padonou, j'ai 31 ans, je suis comédienne et je suis atteinte de la maladie d'Alzheimer, d'une forme précoce et héréditaire. » La jeune femme explique que grâce à une oreillette qui peut lui servir de béquille si sa mémoire défaille, elle peut jouer, « je suis là et bien là ». Tout est dit déjà dans cette phrase essentielle d'Une chose vraie présentée ce mercredi 13 novembre à la Filature.

Le théâtre, lieu de la libération

Pendant plus d'une heure et sans jamais perdre l'auditoire, Ysanis Padonou livre un récit qui touche à une chose vraie très personnelle, mais qui, très vite, dépasse largement les frontières de sa propre existence. Si le spectacle s'inscrit dans un registre documentaire intimiste sur la question d'une maladie redoutable, sa construction dramaturgique subtile en fait bien autre chose. Derrière l'approche simple, un récit sincère des faits teinté parfois d'humour, le recours à des objets symboliques pour pouvoir livrer les moments les plus douloureux mais aussi heureux de son parcours, se dessine aussi une histoire de confiance et d'amitié profondes entre une comédienne et un metteur en scène. Un événement déclencheur permet un jour que le théâtre devienne le lieu de la libération, du partage d'un secret trop lourd et de la recherche de moyens pour surmonter les obstacles.

Une dérision magistrale

Le récit de la comédienne épingle avec délicatesse et sans haine les manquements d'humanité subis, ce monde médical brutal qui annonce un cataclysme sans la moindre précaution, qui viole la loi de la confidentialité même, « une pluie d'informations froide, une absence totale d'altérité, aucune empathie ». Des « sachants » qui délivrent un oracle... Elle évoque aussi parmi les blessures, le racisme ordinaire, y compris dans le milieu du théâtre qu'elle pensait « préservé ». Tout cela est dit avec une dérision magistrale qui éloigne d'un coup de balai la médiocrité des gens. 05/06/2025 15:01 Mulhouse. Dans « Une chose vraie » à la Filature, la comédienne Ysanis Padonou

Sans pathos

Se concentrer sur ce qui compte, la joie. La beauté du verbe. La qualité des liens. Malgré ce qu'elle contient de grave, Une chose vraie est une pièce lumineuse et sensible qui évacue totalement le pathos et toute forme de regard compassionnel, célèbre la vie. L'émotion tangible naît ailleurs. Et elle éclate littéralement lors de la toute dernière scène où la comédienne invite avec douceur un spectateur à jouer le rôle de « l'oreillette ». Un inconnu dans la salle, pour dire ensemble, lui dans un murmure presque imperceptible, elle avec une voix sur le fil et dans une proximité brûlante avec le public, un extrait de Pylade, texte éblouissant de Pasolini. Et c'est comme si la toile d'un ciel nuageux se déchirait, laissant toute la place au soleil.

Frédérique Meichler